

Site Internet : <https://apsicbr.wordpress.com>Adresse mail : apsicbr@hotmail.fr

Remi Demonsant, Président

Michel de Chanterac, Président-adjoint

SOMMAIRE

Éditorial de Remi Demonsant	page 1
14^{ème} Marche mémorielle de Borredon - 7 et 8 mars 2020.....	page 3
Exposition au Centre Toulousain de Documentation sur l'Exil Espagnol	page 4
18^{ème} Journée Internationale des Femmes - 14 mars 2020.....	page 5
Heurs et malheurs d'une famille juive réfugiée à Brens (suite)	page 9
Calendrier autres manifestations (sous réserves)	page 10

Éditorial de Remi Demonsant

Chers membres de notre association,

Nous espérons que la pandémie vous aura épargnés ainsi que vos proches. Depuis le 17 mars, les Français se sont figés dans le confinement avec leurs inquiétudes, leurs peurs et même pour certains leur angoisse. La maladie et la mort sont là présentes au quotidien autour de nous. La vie sociale, économique, associative s'est mise en veilleuse ou s'est figée. Il en va de même pour notre association. Et pourtant, nous souhaitons à présent nous manifester auprès de vous, renouer le lien qui nous réunit à travers le temps et l'espace. "Le Lien" ? C'était justement le titre du bulletin de l'Amicale des anciennes internées des camps de Brens et de Rieucros qui s'est constituée plus de vingt ans après la fin de leur internement, après un long silence qui a permis à chacune de retrouver ses repères, de se reconstruire et de se réinsérer dans la vie familiale et le tissu social des "Jours heureux" de la Libération.

Lorsque la menace de cette crise sanitaire s'éloignera, nous aurons à tirer individuellement et, en tant que citoyens, collectivement les leçons de cette crise sans précédent qui a déjà fait tant de morts et qui risque d'être lourde de conséquences pour l'avenir de notre commune humanité.

A l'instar de la période sombre de Vichy et de l'Occupation qu'ont vécue nos aînés, l'actuelle situation de crise aiguë et prolongée agit comme un révélateur de la nature profonde de l'être humain. Celui-ci peut suivre aveuglément la pente naturelle de sa propre conservation qui l'amène à se méfier des autres, de tous les autres et éventuellement jusqu'à dénoncer anonymement le comportement de l'autre venu d'ailleurs et même de son voisin de palier avec lequel il s'entendait bien auparavant.

Cette folle obsession peut même aller jusqu'à la dénonciation des soignants qui seraient dangereux pour leurs voisins mais qui pourtant se tiennent héroïquement en première ligne de la résistance au mal invisible, à la pandémie meurtrière. Un peu comme les résistants à Vichy et à l'Occupant nazi qui prenaient le risque de représailles sur leurs proches, nos courageux soignants, mettent en danger non seulement leur propre vie mais aussi celles de leurs proches par une possible contamination.

Des soignants ont d'ailleurs ainsi perdu la vie et parmi eux, des retraités qui s'étaient portés volontaires pour sauver leurs semblables. J'ai entendu une infirmière déclarer "Je ne fais que mon devoir" ainsi que l'ont affirmé avant elle tant de "Justes parmi les nations" qui ont mis leur vie en péril pour sauver des Juifs persécutés. Les membres du personnel de plusieurs EHPAD en France nous révèlent aussi la part la plus lumineuse de l'humain en choisissant de s'enfermer avec leurs pensionnaires pour les protéger de la pandémie.

Ces courageux soignants font penser aux équipières de la CIMADE qui se faisaient "internées volontaires" dans les camps de concentration français pour venir en aide aux internés. A Brens, ces internées volontaires furent Jeanne Tendil, Suzanne Chevalley-Loiseau, Amélie Parker, Lucie Gonthiez-Leplattienier et Mme Robert Bonnal à qui nous voulons rendre hommage.

A la Libération de la France s'est ouverte une ère nouvelle guidée par le programme du Conseil National de la Résistance qui a inspiré nombre des avancées sociales de l'après-guerre. Cependant celles-ci ont malheureusement été mises à mal depuis quelques décennies par le libéralisme triomphant, avec le désinvestissement de l'État et l'affaiblissement généralisé des Services publics et en tout premier celui de la Santé qui aurait pu sauver beaucoup plus de vies humaines s'il avait pu conserver ses moyens humains et budgétaires, son efficacité et même son excellence, notamment dans la recherche.

Puisse donc s'ouvrir après la pandémie de la Covid 19 et perdurer une ère nouvelle où l'humain sera au cœur des projets politiques et économiques, en quelque sorte "Les jours heureux" du 21^{ème} siècle. Et pour notre association, heureux sera le jour où enfin elle pourra, avec l'aide indispensable de ses partenaires, concrétiser son projet, notre projet d'Historial de l'Internement, de la Déportation et de la Résistance qui se veut un témoin vivant des blessures portées à notre humanité tout autant que des ressources de résistance et de solidarité que trouve en elle cette humanité.

Ils éprouvaient ainsi la souffrance profonde de tous les prisonniers et de tous les exilés, qui est de vivre avec une mémoire qui ne sert à rien. [...] Impatients de leur présent, ennemis de leur passé et privés d'avenir, nous ressemblons bien ainsi à ceux que la justice ou la haine humaines font vivre derrière des barreaux.

Albert Camus, La Peste

Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve. Friedrich Hölderlin

Un jour pourtant un jour viendra couleur d'orange

Un jour de palme un jour de feuillages au front

Un jour d'épaule nue où les gens s'aimeront

Un jour comme un oiseau sur la plus haute branche.

Louis Aragon

<p>Sans doute avez-vous appris par la presse que Michel Terral, maire de Brens, a lui aussi été victime du Coronavirus. Fort heureusement, il est sorti du coma artificiel et se remet peu à peu. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement auprès de son épouse.</p>
--

14^{ème} Marche mémorielle – 7 et 8 mars 2020

Compte rendu de Michel de Chanterac

Le samedi 7 mars 2020 a eu lieu la marche mémorielle, de la gare de Borredon au Camp de Judes, sept kilomètres d'un parcours effectué du 5 au 12 mars 1939 par 16.000 officiers et soldats de l'armée populaire de la république espagnole.

Il faut rappeler que cette gare, située en pleine campagne, a été choisie pour débarquer des militaires républicains espagnols venant des Pyrénées-Orientales parce que les autorités françaises de l'époque craignaient des manifestations de sympathie vis-à-vis de ces soldats, souvent épuisés et blessés, s'ils étaient descendus à la gare de Caussade. Ces officiers et soldats étaient à l'époque qualifiés de « miliciens » pour les discréditer aux yeux de l'opinion française, laissant entendre qu'ils étaient des combattants irréguliers.



Pourtant, ces combattants antifascistes étaient les soldats d'une république amie de la France, et la Chambre des Députés française disposait d'une majorité de gauche, radicale, socialiste, communiste. Mais, à cette époque, le Front Populaire avait implosé et était remplacé par ce que certains commentateurs appelaient le « daladiérisme », substituant à l'antifascisme du Front Populaire une volonté d'accord politique avec le fascisme et le nazisme, concrétisé dans les Accords de Munich du 30 septembre 1938.

La marche du 7 mars s'est déroulée par beau temps et a été marquée, comme c'est le cas depuis trois ans, par la protestation contre la décision - des autorités préfectorales et de la mairie de Septfonds - d'autoriser l'extension d'une porcherie industrielle sur le site du camp. Le CIIMER a intenté une action en justice contre cette décision préfectorale, qui n'a pas abouti. Un appel est en cours devant un tribunal de Bordeaux.

Une trentaine d'associations franco-espagnoles membres du CIIMER étaient représentées, toutes générations confondues, avec les drapeaux républicains et toujours le même objectif : réhabiliter la Seconde République espagnole détruite par le Pronunciamento de Franco, et abandonnée lors de la transition démocratique à la mort du dictateur, au profit d'une monarchie constitutionnelle imposée sans consultation populaire.

L'après-midi, le Comité de pilotage du CIIMER s'est réuni et a décidé de rembourser par anticipation l'emprunt contracté pour l'achat de la gare, emprunt cautionné par la mairie de Montalzat. Le maire de Montalzat ne se représentant pas aux élections municipales, les responsables du CIIMER ont estimé illogique d'imposer à la nouvelle municipalité le maintien du cautionnement.

La décision de cautionner l'emprunt pour l'achat de la gare doit beaucoup à la personnalité de M. Vaysse et aux rapports chaleureux qu'il a eus, étant enfant, avec des républicains espagnols venus travailler sur la ferme familiale de son père.

181.032 € ont été collectés sous forme de souscription et de dons par les 46 associations membres du CIIMER, ce qui montre bien leur intérêt pour ce patrimoine historique. Compte tenu des liens de notre association avec la Guerre d'Espagne et ses conséquences, il était logique qu'elle aussi ait participé à cette belle réalisation... En espérant que, dans la même logique, notre projet d'histoリアル sur le site du Camp de Brens voie le jour...

Exposition CTDEE – 13 mars 2020
De l'objet –mémoire à l'artisanat d'art.
L'exil espagnol de 1939 à nos jours.

Par Laurette Llahi-Roques

Parmi les nombreuses manifestations consacrées l'an passé à la Retirada, celle organisée par le Centre Toulousain de Documentation sur l'Exil Espagnol (C.T.D.E.E.) en ce mois de mars 2020 se détache par l'originalité de sa conception : organisée autour de la collecte d'objets sauvegardés lors de l'exil en France des républicains espagnols, elle donne aussi à voir les prolongements de cette mémoire du passé dans la création contemporaine de certains artisans d'art de notre région.

Accueillie pour une durée de trois semaines à la Maison des Associations de Toulouse (ancienne caserne Niel, métro St-Agne) – du 9 mars au 28 mars, l'exposition a malencontreusement dû fermer le lundi 16 en raison des mesures prises pour lutter contre le Covid-19. Dès la première semaine, le nombre de visiteurs a été très important, indice de l'intérêt suscité dans la population toulousaine, et bien au-delà, pour la présentation du résultat de cette collecte, tout à fait originale.

Le vernissage a réuni, malgré le contexte de déplacement déjà difficile, près de 70 personnes : membres de l'association, sympathisants, amis, exposants, mais aucun officiel n'a pu venir.

Grâce au travail considérable de collecte lancé depuis plus d'un an auprès d'adhérents, et d'amis concernés par l'histoire de l'émigration espagnole, l'exposition a pu réunir une importante collection d'objets personnels, tous empreints d'une forte charge émotive.

Ces derniers sont rassemblés dans la première grande salle, sous le titre significatif :

Les objets-mémoire, chacun accompagné d'un cartel expliquant sa provenance. Il s'agit aussi bien d'objets sauvés lors de la fuite vers la frontière française devant l'avancée des troupes franquistes, que de ceux fabriqués dans les camps d'internement, ou les camps de travailleurs étrangers. S'y côtoient jouets d'enfants, couvertures, valises, photographies, dessins, linge, cristallisation douloureuse d'une mémoire fragmentée de la Retirada, infiniment précieuse par la fragilité même de ces objets.

Les exilés de l'intérieur, victimes de la répression franquiste, sont aussi présents à travers une simple gamelle, une lampe, une couverture, une boîte.



L'intense activité culturelle et politique durant l'exil à Toulouse n'est pas oubliée : affiches de l'Ateneo Espanol, brochures syndicales diverses ; de grandes fresques en noir et blanc relient avec une grande force expressive l'ensemble des parties, rappelant le contexte historique de ce drame qui a concerné près de 500.000 personnes.

Le deuxième volet de l'exposition nous permet de découvrir les traces de ce passé dans la création d'artisans d'art contemporains, vivant pour la plupart à Toulouse ou dans notre région d'Occitanie ; une trentaine d'entre eux présentent ainsi leur travail en différents domaines : ébénisterie, tapisserie, travaux d'aiguille, bijoux, vitraux, art floral. Ils appartiennent à la première ou à la deuxième génération d'exilés et revendiquent tous à leur manière ce rattachement à la mémoire historique et familiale. Leurs réalisations peuvent se déployer dans deux grandes salles, et sont accompagnées de toutes les explications et cartels utiles.

Dans une quatrième salle, située de l'autre côté du vestibule, carte blanche a été donnée à deux artistes : Sandrine Marino Pinpin, professeur d'arts plastiques, a conçu une installation à partir de valises ayant appartenu à sa grand-mère, et Cathie Arnal, avec ses personnages de sable, l'un d'eux ayant une valise en guise de tête, évoque le

souvenir des disparus mais aussi tout ce qu'ils ont réussi à nous transmettre.

Brutalement interrompue une semaine après son ouverture, en raison des mesures sanitaires adoptées, cette remarquable exposition sera visible de nouveau en 2021, selon les engagements des officiels et, bien sûr, l'évolution de la crise sanitaire.

D'ores et déjà, il vous est possible de vous procurer - au prix de 15 € - le catalogue qui l'accompagne (disponible le jour du vernissage, le vendredi 13 mars) auprès du CTDEE (Centre Toulousain de Documentation sur l'Exil Espagnol) 12 rue des Cheminots 31500 Toulouse - courriel : exilespagnol.tlse@gmail.com Tél : 09 61 42 74 48.

Vous pouvez également consulter le site de l'association à la rubrique « expositions » sur www.documentationexilespagnol-toulouse.fr

18^{ème} Journée Internationale des Femmes – 14 mars 2020

Compte rendu de Remi Demonsant

Notre 18^{ème} Journée Internationale des Femmes a été la dernière manifestation qui a pu être organisée à Gaillac avant le confinement. Elle a été principalement centrée sur l'histoire du camp de Brens. Toutes ses propositions s'y rattachaient de très près ou d'un peu plus loin.

En ouverture de la manifestation nos fidèles *Amis de la Poésie*, dont la lecture cette année était intitulée *Internement et Résistance*, ont particulièrement réussi à tisser des liens subtils avec les différentes propositions de cette édition. Cela a bien été perçu et souligné à plusieurs reprises tout au long de l'après-midi par le public lors de ses très intéressantes interventions.

Ci-après, l'un des textes lus par nos *Amis de la Poésie*

Nous cheminerons jusqu'au moment où dans la pluie naîtra la liberté sur les champs, sur les toits, sur l'espérance et la solitude, sur les peurs, sur les nostalgies, sur l'espace tout entier, naîsse la vérité.

Nous cheminerons jusqu'à l'aurore où dans le vent naîtra l'égalité, entre les hommes, entre les mots, entre les gestes, entre chacun de nous, entre nos mains, entre nos visages, entre nos lèvres, renaîsse la vérité.

Nous cheminerons jusqu'au moment où nos mains seront fraternité de village en village, d'île en île, de maison en maison, de ville en ville, du vieillard au jeune de l'amour à l'amant, de père en fils, qu'elle le soit vraiment.

Nous cheminerons jusqu'au moment où nos mains seront fraternité. Nous cheminerons jusqu'à l'aurore où dans le vent naîtra l'égalité.

Nous cheminerons jusqu'à l'instant où dans la pluie naîtra la liberté.

Caminaremos hasta el instante en que en la lluvia crezca la libertad :sobre los campos, sobre los tejados, sobre la esperanza y la soledad. Sobre los espantos, sobre las nostalgias, sobre los espacios, crezca la verdad.

Caminaremos hasta la aurora en que en el viento renazca la igualdad : entre los hombres, entre las palabras, entre los gestos, entre cada cual. Entre las manos, entre los rostros, entre los labios, renazca la verdad.

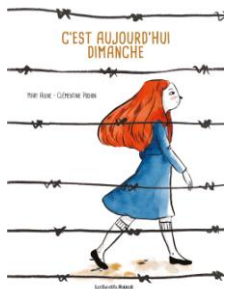
Caminaremos hasta el momento en que las manos sean fraternidad : de pueblo a pueblo, de isla a isla, de casa a casa, de ciudad a ciudad. De viejo a joven, de amor a amante, de padre a hijo, sea la verdad.

Caminaremos hasta el instante en que el la lluvia crezca la libertad. Caminaremos hasta la aurora en que en el viento renazca la igualdad.

Caminaremos hasta el momento en que las manos sean fraternidad.

*Texte de José Antonio Labordeta
traduit par Olga Périssé*

La présentation du roman graphique *C'est aujourd'hui dimanche* a été particulièrement bien reçue grâce à la spontanéité et à l'humanité de son auteure Mary Aulne et grâce à la présence d'Hélène Pestana que nous espérons depuis longtemps, depuis que Mary nous avait parlé d'elle qui a été internée enfant avec sa mère, Stefania Witczak, au camp de Brens.



Cette présentation de la première bande dessinée sur le camp de Brens a suscité beaucoup d'émotion et d'intérêt dans le public. Gilles, un "fan" adulte de l'œuvre de Mary et de son illustratrice Clémentine Pochon, qui avait découvert ce roman graphique au Festival de la BD d'Angoulême, a même parcouru près de 200 km pour participer à cette rencontre.

Ce fait montre bien que la BD est au fil du temps devenue, et pas seulement pour les enfants et adolescents, une possibilité d'accès à la connaissance, en l'occurrence historique.

Durant la pause était présentée notre exposition *Il n'y a pas d'avenir sans mémoire : Un camp pour femmes : Brens, 1942-1944* ainsi que la maquette du camp de Brens réalisée par des jeunes de la MJC de Gaillac sous la conduite de leur animateur Franck Fernandez. La pause a aussi permis au public de se procurer les ouvrages présentés des auteures invitées Mary Aulne et Maëlle Maugendre et de se les faire dédicacer.

C'est avec grand plaisir que nous avons à nouveau accueilli Maëlle Maugendre, qui est une jeune et brillante historienne, pionnière de l'Histoire des Républicaines espagnoles dans l'exil en France, à la croisée de trois axes historiques : les femmes, le genre et les migrations.

La conférence minutieusement introduite par Michel de Chanterac était intitulée : *Les réfugiées espagnoles de la "Retirada" en France : des femmes entre assujettissements et résistances*. Très bien documentée, elle a suscité de nombreuses et intéressantes questions d'un public très attentif (voir à ce sujet le compte rendu de Michel de Chanterac, page 8).

Pour clore la manifestation, nous avons pu visionner le film *Le camp de Brens, une histoire oubliée ?* qui a remporté au niveau national le Prix du Concours National de la Résistance et de la Déportation (dans la catégorie des travaux collectifs au niveau du lycée). Et surtout nous avons eu le privilège de sa présentation par ses réalisatrices et l'un des professeurs, Matthieu Palat, qui a guidé leur travail.

L'imminence du confinement des Français a en effet réduit la délégation des professeurs du Lycée Bellevue d'Albi et de leurs élèves et ce sont les lycéennes Bénédicte Giroir et Léane Ransay qui sont venues nous présenter ce document exceptionnel. En cette Journée Internationale des Droits des femmes, il était intéressant de relever que la réalisation du film a été effectuée par douze filles. Sans doute sont-elles plus à même de s'identifier aux femmes internées au camp de Brens que leurs camarades masculins. En tout cas leur maturité et leur volontarisme ont frappé le public qui leur a posé de nombreuses questions auxquelles elles ont répondu avec des convictions déjà bien affirmées.

Voici ce que nous a écrit Maëlle Maugendre à son retour à Paris à propos de ces lycéennes et plus largement de notre manifestation : « J'étais ravie de passer mon dernier week-end non confiné en votre compagnie. J'ai beaucoup appris à vos côtés, merci pour tous ces travaux menés autour du camp. Bravo en particulier aux lycéennes (et à leur prof !), leur discours était de haute volée... Je n'ai pas eu l'occasion de les féliciter de vive voix. Ça fait plaisir de voir autant de supports existants pour parler d'une seule et même histoire (poésie, BD, film...) ». »

Certes l'imminence de la crise sanitaire a dissuadé une partie de notre public habituel de participer à notre manifestation et de ce fait celui-ci a été sensiblement moins nombreux que les années précédentes. Mais ce public particulièrement motivé, qui avait sans doute dû surmonter ses inquiétudes, avait une présence et une soif de connaissance que nous avons rarement ressenties de façon aussi palpable.

Parmi ses nombreuses expressions, il y eut ce texte si émouvant de Francine Christophe qui cet après-midi-là nous a été offert. Ne pouvant le garder pour nous, c'est avec plaisir que nous le partageons avec vous.

Témoignage de Francine Christophe

(d'après une interview HUMAN <https://www.youtube.com/watch?v=ftugbci9ohg>)

Je m'appelle Francine Christophe, je suis née le 18 août 1933... 1933, c'est l'année où Hitler a pris le pouvoir.

Voilà : c'est mon étoile. Je la porte sur la poitrine, bien entendu, comme tous les juifs. C'est gros, n'est-ce-pas, surtout sur une poitrine d'enfant, puisque j'ai huit ans à ce moment-là. Il s'est passé, dans mon camp de Bergen-Belsen, quelque chose de tout à fait extraordinaire. Je rappelle que nous étions les enfants de prisonniers de guerre et, à ce titre, privilégiés, donc nous avons eu le droit d'emporter de France un petit... un petit sac avec deux trois petites choses. Une femme, un petit bout de chocolat, une femme, un petit morceau de sucre, une femme, une petite poignée de riz. Maman avait emporté deux petits morceaux de chocolat. Elle me disait : « on garde ça pour le jour où je te verrai vraiment, complètement, par terre, fichue, je te donnerai ce chocolat, il t'aidera peut-être à remonter ». Or il y avait, parmi nous, une femme qui avait été déportée alors qu'elle était enceinte. Ça ne se voyait pas, évidemment, elle était si maigre. Mais n'empêche que le jour de l'accouchement est arrivé et elle est partie au Revier, en compagnie de ma mère qui était notre chef de baraque. Et avant de partir, ma mère me dit :

« - Tu te souviens que j'ai gardé un morceau de chocolat ? –Oui, maman. – Comment te sens-tu ? – Bien, maman, ça peut aller. – Alors, si tu me le permets, ce morceau de chocolat, je l'apporterai à notre amie Hélène, parce qu'un accouchement ici, elle va peut-être mourir, et si je lui donne ce chocolat, ça l'aidera peut-être. – Oui, maman, tu le prends. »

Hélène a accouché, elle a accouché d'un bébé... toute petite chose malingre. Elle a mangé le chocolat, elle n'est pas morte, et elle est revenue dans la baraque. Le bébé n'a jamais pleuré, jamais ! Pas même geint. Au bout de six mois, la libération est arrivée, on a défait tous ses chiffons, le bébé a crié ! C'était là sa naissance. Nous l'avons ramené en France, tout petit truc de six mois, minuscule...

Il y a quelques années, ma fille me dit : « Maman, si vous aviez eu des psychiatres ou des psychologues à votre retour, ça se serait mieux passé pour vous ? – Je dis, sûrement, mais il n'y en avait pas ! Puis personne n'y a pensé même s'il y en avait eu. Mais tu me donnes une bonne idée, on va faire une conférence là-dessus ».

J'ai organisé une conférence sur le thème « Et s'il y avait eu des psys à notre retour en 1945, comment est-ce que ça se serait passé ? ». J'ai eu beaucoup de monde, des anciens, des survivants, des curieux, et puis beaucoup de psychologues, psychiatres, psychothérapeutes, tout ce monde-là venait. Très intéressant, chacun avait son idée, c'était très bien. Et puis, il y a eu une femme qui est arrivée, et qui a dit : « Moi, j'habite Marseille, je suis médecin psychiatre. Et avant de vous faire ma communication, j'ai quelque chose à donner à Francine Christophe ». C'est-à-dire à moi. Elle fouille dans sa poche, elle sort un morceau de chocolat, elle me le donne et elle me dit « Je suis le bébé ».

Le portrait de Francine Christophe

(site <http://memoiresdesdeportations.org/fr/personne/christophe-francine>)

1933, Paris

Son père, Robert, lieutenant de réserve, fait prisonnier à Clisson en juin 1940, est envoyé aux oflags XIII A à Nuremberg et XVII A en Autriche puis au camp de représailles X C à Lübeck.

Francine, un peu moins de 9 ans, et sa maman Marcelle, âgée de 37 ans, de nationalité française, quittent Paris et passent la ligne de démarcation où elles sont arrêtées par la *Feldgendarmarie* le 26 juillet 1942, interrogées par la Wehrmacht, emprisonnées à La Rochefoucauld et Angoulême, puis internées aux camps de Poitiers, Drancy, Pithiviers, Beaune-la-Rolande et de nouveau à Drancy, un « parcours » de deux ans.



Déportée avec sa mère par le convoi du 2 mai 1944 au camp de concentration de Bergen-Belsen. Évacuées toutes les deux quelques jours avant la libération du camp par convoi ferroviaire vers le camp de Theresienstadt, telles sont libérées après 13 jours d'errance par l'armée soviétique à Tröbitz le 23 avril 1945.

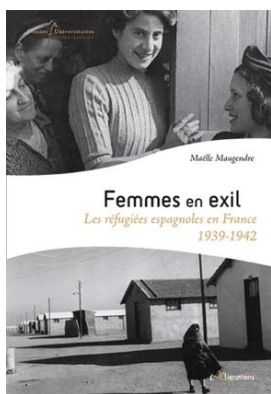
Francine Christophe est notamment l'auteure des livres suivants :

- *Une Petite Fille Privilégiée*, Paris, L'Harmattan, 1998
- *Après les Camps, La vie*, Paris, L'Harmattan, 2001
- *Souvenirs en Marge*, Paris, L'Harmattan, 2002
- *La Photo Déchirée et Autres Poèmes*, Paris, L'Harmattan, 2003
- *Guy S'en Va. Deux Chroniques Parallèle*, Paris, L'Harmattan, 2005
- *La fête inconnue. L'Histoire d'une résistance enfantine à Bergen-Belsen 1944*, Paris, Fondation pour la Mémoire de la Déportation, 2007
- *Mes Derniers Récits – Nouvelles*, Paris, L'Harmattan, 2009
- *Vous parlerez pour nous : Poèmes Concentrationnaires*, Paris, L'Harmattan, 2010
- *Le pêle-mêle*, Paris, Dacres Éditions, 2014
- *Bergen-Belsen libéré*, Paris, Fondation pour la mémoire de la Déportation 2015

Conférence de Maëlle Maugendre

Par Michel de Chanterac

Pour cette 18^{ème} Journée Internationale des Femmes, nous avons eu le plaisir de recevoir l'historienne Maëlle Maugendre qui a réalisé une thèse sur les Républicaines espagnoles réfugiées en France, d'où a été édité un ouvrage intitulé *Femmes en exil, les réfugiées espagnoles en France 1939-1942*.



L'accueil en France des Républicains espagnols lors de la Retirada dans les « Camps de concentration » d'Argelès, Saint-Cyprien, Agde, Le Barcarès, Mazères, Le Vernet, Bram, Septfonds, Gurs... est bien documenté, porté par des historiens prestigieux.

On parle par contre très peu, ou pas du tout, du traitement spécifique et genré des quelque 75.000 à 95.000 femmes et leurs enfants, séparées de leurs compagnons et hébergées dans différentes régions de France. Bien peu de recherches ont été effectuées sur le rôle des femmes dans la Guerre d'Espagne. En 2017, le film de Jean Ortiz et Dominique Gautier *Compañeras* nous avait éclairés sur les avancées apportées aux droits des femmes par la Seconde République, en particulier le droit de vote dès 1931 (en France 1946 !!).

Les recherches que nous avons effectuées aux Archives Départementales du Tarn – sur la période allant du 18 octobre 1939 au 4 juin 1944 - posent, en ce qui concerne les femmes espagnoles internées, un certain nombre de questions auxquelles l'oratrice a tenté de répondre :

1 - Pourquoi, dans le Centre de rassemblement pour étrangères de Rieucros, qui deviendra le 10 janvier 1941 camp de concentration répressif - avec le camp du Vernet - y avait-il de jeunes espagnoles non pas hébergées mais internées ? Menaçaient-elles vraiment la sécurité publique et la défense nationale ?

2 – En septembre 1940, arrivent à Brens, à l'époque Centre d'accueil pour réfugiés, 322 républicains espagnols, à 80 % femmes et enfants. Ils viennent de la presqu'île de Quiberon par le train. Ils vont se retrouver confinés dans un camp d'une capacité de... 500 personnes, avec 1.300 Juifs étrangers victimes de la loi antisémite du 4 octobre 1940. Ces Espagnoles et leurs enfants ne seront pas traités comme des réfugiés ordinaires mais comme des étrangers indésirables, et suivront en mars 1941 les Juifs étrangers dans les camps de Gurs, Noé, Rivesaltes.

3 – D'où venaient les 2.001 femmes et 1.982 enfants espagnols dans un ilot du Centre de séjour surveillé d'Argelès en mars 1941 ?

500 de ces Espagnoles républicaines vont manifester, le 23 mars 1941, contre le transfert au camp de Djelfa en Algérie d'internés du camp du Vernet, dont le père de notre ancienne présidente Angelita Bettini, Augustín del Rio. 50 meneuses, désignées par l'administration du camp d'Argelès, seront déplacées, en représailles, du Centre de séjour surveillé d'Argelès au Camp de concentration de Rieucros. Un certain nombre d'entre elles seront livrées à Franco, par Cerbère, dès le mois de mai. Les autres arriveront à Brens le 13 février 1942 avec leurs enfants.

L'historienne, très bonne oratrice, a montré comment un certain nombre de ces femmes sont passées du statut de réfugié à celui d'indésirable, soit pour des raisons politiques, soit parce que leur comportement et leur rapport aux autorités n'étaient pas conformes aux normes en vigueur, surtout après la prise du pouvoir par Pétain et les obligations de l'ordre moral.

Heurs et malheurs d'une famille juive réfugiée à Brens (suite)

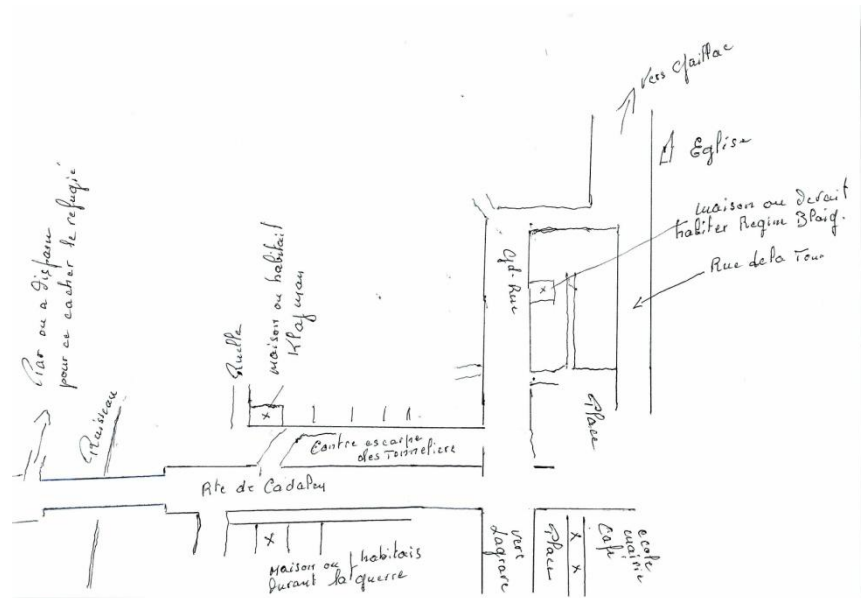
Par Remi Demonsant

Dans notre bulletin précédent, nous vous communiquons la correspondance échangée avec Régine Blaign. Sa lecture a eu un retentissement particulièrement fort pour un membre de notre association, Pierre Frayssines qui fut le témoin, enfant, de drames vécus par des réfugiés juifs de Brens car il vivait à cette époque juste en face de la maison habitée par la famille Klajman. Nous vous proposons ci-après le témoignage et le plan qu'il a eu la gentillesse de nous adresser.

Né en 1934, j'habitais pendant la deuxième guerre mondiale une maison sise route de Cadalen à Brens, avec ma mère et ma grand'mère, mon père étant prisonnier de guerre en Allemagne.

C'est ainsi que, durant cette période, j'ai connu la famille Klajman car elle était logée en face de chez nous, il n'y avait que la route à traverser. Elle était composée des deux parents, d'un garçon à peu près du même âge que moi et d'un jeune un peu plus âgé, qui n'est d'ailleurs pas resté longtemps (peut-être à cause de sa sécurité).

Le garçon, qui avait un handicap physique, venait avec nous à l'école communale, qui était mixte, et où venait Régine Blaign, car j'ai bien connu Mme Lallier qui faisait l'école aux plus petits. Le garçon handicapé traversait la route et venait jouer avec moi.



On savait que les Klajman avaient un lien de parenté avec une autre famille de réfugiés qui habitait dans la Grand'rue, donc les parents de Régine Blaign, et elle-même. Et c'est ainsi que, nos maisons respectives se faisant face, j'ai pu assister à l'arrestation de M. Klajman. Je ne peux pas mettre de mots sur cet événement car, étant assez jeune, je ne serais pas précis. C'était pendant l'été, les jours étaient assez longs. Ma mère m'avait appelé pour aller chercher de l'herbe pour les lapins, un travail qui revenait souvent malgré mon jeune âge, mais il fallait bien manger...

Le jour venait à peine de se lever et nous avons vu passer devant notre maison de la route de Cadalen le réfugié de la Grand'rue. Il marchait d'un pas très rapide, il se retournait pour voir s'il n'était pas suivi et, dès qu'il a eu traversé le pont, il a tourné à droite et s'est camouflé parmi les arbustes et broussailles des berges du ruisseau.

Le même jour, et peu de temps après, nous avons vu arriver sur la contrescarpe deux gendarmes. L'un a frappé à la porte de la famille Klajman tandis que l'autre se positionnait à l'angle de la maison, puisque cette dernière faisait angle avec une petite rue. M. Klajman a essayé d'enjamber la fenêtre mais le gendarme, qui était aux ordres de Vichy, était là pour le cueillir. On connaît la suite sur son sort.

Après ce triste épisode, il me semble que sa femme et son fils ne sont pas restés longtemps dans le village.



A la demande de Pierre Frayssines, nous avons communiqué son témoignage à Régine Blaug qui nous a adressé ce message :

Je vous remercie pour la publication de mon petit texte dans votre Bulletin. Il nous a valu un écho sympathique. Robert Klajman, mon cousin, ne se souvient pas de Pierre Frayssines qui a si gentiment apporté son témoignage. Il se souvient de deux femmes habillées de noir, qu'il apercevait de loin sur le pas de leur maison. S'il a bien connu Mme Lallier, j'aimerais bien qu'il m'en parle. Il m'en est resté une sensation de grande douceur. Le plan a été très utile. Mais, concernant son père, mon cousin n'est pas d'accord sur les circonstances de son arrestation puisqu'elle s'est produite sur la route qui devait le conduire avec son fils aîné dans une ferme où il était entendu qu'il pourrait se réfugier en cas de besoin.

De plus, mon cousin et sa mère sont restés à Brens longtemps après la libération puisqu'ils n'en sont partis, pour nous rejoindre à Paris, qu'en 1947.

Souvent, la mémoire nous joue des tours et on ne peut pas vraiment s'y fier.

Calendrier des manifestations

C'est bien sûr sous toutes réserves – compte tenu de la pandémie actuelle – que nous vous communiquons ce calendrier.

- En mai, notre association devait participer à la remise des prix du Concours National de la Résistance et de la Déportation organisée par **Bérengère Reverchon**, nouvelle référente du concours pour le département du Tarn
- Le 14 juillet à Mende : ce seront les cérémonies du Souvenir à Rieucros et l'Assemblée générale de l'association Pour le Souvenir de Rieucros.
- Le 16 août à Gaillac et Brens : notre association participera aux cérémonies du 76^{ème} anniversaire de la Libération de Gaillac et des villages avoisinants organisées par le président des Anciens combattants Gilbert Gineste, avec la municipalité de Brens devant la stèle du camp et avec la municipalité de Gaillac, devant le monument aux morts et devant la stèle du square Joffre.
- Le 5 septembre à St-Sulpice : ce seront les cérémonies du Souvenir du camp de St-Sulpice.
- Le 12 septembre à Gaillac : comme chaque année, l'association participera à la Fête des associations par la tenue d'un stand
- Les 19 et 20 septembre à Brens : notre association devrait participer avec l'association de Sauvegarde du Patrimoine Brensol (présidée par Marie-France Forbras) aux 37^{èmes} Journées Européennes du Patrimoine pour y présenter le camp de Brens.
- Le 12 octobre à 20h30 à Gaillac : soirée-débat à l'Imagin' Cinémas autour du film *L'espace d'un homme* d'**Hervé Nisic** en présence du réalisateur et de **Johanna Grothendieck**, la fille d'Alexandre. Ce film évoque la personnalité atypique d'**Alexandre Grothendieck** qui a été interné adolescent à Rieucros puis brièvement au camp de Brens avant d'être orienté vers le Centre d'accueil de la CIMADE à Vabre.
- Le 5 novembre à Portet-sur-Garonne, notre association devrait participer à l'hommage rendu à **Angelita Bettini del Rio** par la municipalité au *Musée de la Mémoire du Récébédou* qui a été le premier camp où Angelita a été internée.
- Le 5 novembre à Toulouse, notre association devrait participer à la manifestation devant la plaque de la Rue Alsace-Lorraine pour marquer le 79^{ème} anniversaire du lâcher de tracts sur le cortège de Pétain à Toulouse, le 5 novembre 1940.

Appel de cotisations

Grâce à votre soutien, nous poursuivons les actions visant à perpétuer la mémoire du camp de Brens tout au long de l'année. Nous vous invitons à régler votre cotisation (15 € pour une personne et 20 € pour un couple) par chèque à l'ordre de l'APSICBR, à adresser à la trésorière Jeannine Audoye, 54 avenue Rhin et Danube - 81600 Gaillac.